

Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930, Montréal, Boréal, 1986.

Les deux tomes de l'Histoire du Québec contemporain ont marqué l'historiographie québécoise dans le dernier quart du XXe siècle. Rappelons que le premier tome – *De la confédération à la crise*, paru en 1979 – couvrait les années 1867 à 1929 alors que le second porte sur la période plus récente du Québec moderne, s'avançant dans les années 1980. On y retrouve les qualités qui avaient été signalées à propos du premier tome : perspectives nouvelles sur la modernisation du Québec, ouverture à l'étude de nouveaux acteurs sociaux (les ouvriers, les femmes, la nouvelle bourgeoisie d'affaires), insistance sur la complexité de la société québécoise, dépassement des interprétations convenues. L'idée que la modernisation du Québec a été préparée de longue date – et qu'elle ne marque pas une rupture totale mais bien un changement étalé dans le temps – sert de fil conducteur dans l'interprétation des auteurs. Mais en s'aventurant vers les années récentes, ces derniers ont cependant eu la tâche plus difficile à cause de l'absence de recul et de la rareté des études spécialisées et des monographies sur plusieurs aspects de la société québécoise contemporaine.

Le plan de l'ouvrage distingue trois grandes périodes : la crise des années 1930 et la seconde guerre mondiale, la période du gouvernement Duplessis (1945-1960) et «Sous le signe de la Révolution tranquille de 1960 à nos jours», cette dernière période occupant la moitié de ce gros ouvrage qui comprend 54 chapitres. Les auteurs ont adopté une «perspective structurelle», citant abondamment les statistiques démographiques et économiques et minimisant les longues descriptions des événements captivants et des temps forts de la vie en société. L'ouvrage ne met pas non plus l'emphase sur les grands acteurs politiques mais un grand nombre de noms sont cités comme les intellectuels, les littéraires ou les leaders sociaux et syndicaux, et on y retrouve plusieurs

passages dépeignant la vie quotidienne dans ce monde en rapide mutation. L'ouvrage marque donc l'avènement d'une manière nouvelle d'écrire l'histoire, plus proche de la froideur de l'École des Annales et à distance de l'histoire romantique à la manière de Michelet et des historiens canadiens-français plus anciens.

L'originalité de l'ouvrage est d'avoir étudié l'émergence du Québec contemporain considéré comme une société globale en Amérique du Nord. Les auteurs signent en effet une histoire des Québécois et non pas une histoire des Canadiens français, «bien qu'ils tiennent une grande place dans cette étude» (p. 5). On ne sait pas cependant de manière précise à quel moment dans l'histoire contemporaine s'est produit ce changement majeur de référence collective, pour reprendre un concept que l'on doit à Fernand Dumont, une question qui reste encore ouverte. L'argument central de l'ouvrage est annoncé en introduction. Le Québec moderne est le produit d'une évolution séculaire et le changement social est le résultat complexe d'influences exogènes et de facteurs endogènes. « Pour nous, il n'y a pas de coupure nette entre une société qui serait déclarée ancienne et traditionnelle et une autre qui serait étiquetée nouvelle et moderne. La modernisation est vue ici comme un processus, fait à la fois de continuité et de ruptures, d'adaptation aux défis qui se posent à chaque génération, aux pressions du changement technologique, à la venue de l'étranger d'hommes et de femmes, d'idées et de capitaux » (p. 6).

L'urbanisation du Québec – et en particulier l'étude de la ville de Montréal – occupe une place centrale dans l'ouvrage. Cette insistance était justifiée, compte tenu de l'énorme impact qu'a eu l'urbanisation sur la société québécoise. Mais parallèlement à cette dernière se produisait aussi une profonde mutation du milieu rural – ou plutôt des régions, pour reprendre un vocabulaire plus contemporain – un aspect sur lequel les auteurs n'insistent pas assez, mais

dont on n'avait pas encore pris toute la mesure à l'époque de la rédaction, il faut le préciser à la décharge des auteurs. La profonde mutation économique du Québec est aussi l'un des thèmes les mieux développés dans cet ouvrage. Si la question de l'infériorité économique des Canadiens français d'autrefois était une dominante dans les périodes antérieures, celle du développement et de la montée de ce que Jean-Jacques Simard a, le premier, appelé *Québec et frères Inc.* caractérise la troisième période qu'analysent longuement les quatre historiens montréalais (François Ricard s'étant joint à l'équipe du second tome), qui va jusqu'aux années 1980. La démographie occupe une place très importante dans ce livre – trop importante, dirons-nous avec le recul – probablement parce que l'accès plus facile à ce type de données leur permettait de bien développer leur perspective structurelle nouvelle.

Par contre, la culture occupe une place majeure, nouvelle dans une grande synthèse historique, témoignant de son importance à partir des années 1950 et 1960 car elle est «au centre de la dynamique historique», pour reprendre les mots d'un commentateur de l'ouvrage après sa parution (Vigod 1987 : 239). Cette dimension englobe autant la culture savante que la culture populaire, mais elle couvre aussi un aspect central dans les modes de vie : la consommation marchande, dont l'émergence est retracée avec minutie et force détails comme l'avènement de la consommation de fruits et légumes frais toute l'année. Certains critiques s'étaient moqués à l'époque de la mention par les auteurs de l'arrivée des kiwis et du brocoli sur la table des familles québécoises, à tort croyons-nous, car cet indicateur, loin d'être trivial, révèle autant l'entrée des ménages dans un monde nouveau que la mutation de l'agriculture séculaire et l'apparition de l'économie salariale.

Les auteurs notent l'importance de la radio puis de la télévision, mais en donnant priorité à l'analyse de la diffusion du nombre d'appareils et à la création

des chaînes et des réseaux de diffusion bien davantage qu'à l'étude des contenus et, surtout, de la réception, soulignant sans plus de précision que le rôle de la radio et de la télévision «dans la culture de grande diffusion est central» (p. 755). La mutation de l'imaginaire social et des mentalités en lien avec les médias, sans oublier l'impact de la diffusion d'idées et d'idéologies nouvelles, sont autant d'aspects, plus laborieux à scruter que les indicateurs statistiques, qu'il eut été pertinent de cerner plus précisément mais sur lesquels manquait la documentation pertinente au moment de la rédaction de l'ouvrage.

La période couverte a été fertile en idéologies de diverses tendances et sur ce plan le Québec apparaît comme une société bien de son temps, marqué par les mêmes grands débats et courants de pensée qui avaient cours ailleurs dans le monde développé. La société québécoise est complexe, aime à répéter les auteurs, et ce, dès le début de la période couverte par ce second tome, et ils offrent une interprétation des idéologies à distance de la vision monolithique ou convenue qui avait encore cours dans certains milieux intellectuels.

La réception du second tome de l'Histoire du Québec contemporain a été élogieuse et largement favorable. «Une grande œuvre de synthèse», «une synthèse solide» (Richard Jones 1987) sont les qualificatifs qui reviennent le plus souvent dans les critiques. Ces derniers ont observé que l'ouvrage marquait l'avènement d'un ton nouveau en histoire à cause de la perspective structurelle des auteurs mais aussi parce qu'ils s'inspiraient des travaux de sciences sociales alors en plein développement. L'ouvrage est l'œuvre d'une nouvelle génération d'historiens, a-t-on souvent signalé, et E. Darier avance que les auteurs «montrent très bien les éléments de continuité entre les trois époques», ce qui était un discours nouveau au moment de la publication. «Cette contribution fait époque dans l'historiographie québécoise», soutient Marc Vallières, mais il ajoute que les auteurs ont adopté sans nuance la thèse de la grande noirceur du

régime duplessiste, qui a été interprétée différemment par la suite par les nouvelles générations d'historiens et par les spécialistes des sciences sociales. Marcel Fournier a insisté sur l'importance accordée aux thèmes nouveaux comme le mouvement ouvrier ou le mouvement des femmes, mais il déplore le caractère trop général du livre qui lui est paru pour cette raison «à la fois fascinant et agaçant», une critique qui tranche cependant avec le concert d'éloges. D'autres ont déploré le peu d'analyses faites des liens entre le Québec et le reste du Canada, notamment l'absence d'études sur «l'impact du Québec sur les politiques fédérales» (Vigod) ou encore lui ont reproché de n'avoir pas assez mis en évidence l'influence des politiques fédérales et des interventions d'Ottawa sur les destinées du Québec, tout en rappelant à la décharge des auteurs la difficulté qu'il y a à être exhaustifs. Cette critique nous semble excessive car les auteurs font ressortir l'importance du lien entre le Québec et l'Ontario, ainsi que la centralité des interventions de l'État fédéral à l'aide d'un grand nombre d'exemples cités au fil du texte, mais sans poser sur cette dernière une interprétation d'ensemble, ce qui explique sans doute les remarques faites à l'époque.

Que penser de l'ouvrage avec le recul du temps ? Ce dernier a bien vieilli et nul doute que sa lecture s'avère encore pertinente, ne serait-ce que par la somme des informations qu'il contient et par les perspectives analytiques qu'on y retrouve. Néanmoins, à mesure qu'on se rapproche des années 1980, le livre date forcément. L'étude et l'interprétation du Référendum de 1980 et du rapatriement unilatéral de la Constitution, sans oublier l'émergence de la culture chartiste qui a suivi, sont autant d'aspects qui, avec le recul, devraient retenir davantage l'attention. Nous ajouterons que le rôle de l'Église dans l'avènement de la Révolution tranquille, et plus largement sa place dans l'histoire moderne du Québec, recevront sans doute un traitement différent dans les ouvrages

d'histoire à venir à cause des avancées de la recherche. Ce tome deux reprenait en fait la vision de son rôle qui avait cours à l'époque de sa rédaction.

Le Québec est entré dans le XXe alors qu'il s'inscrivait encore dans l'espace de l'ancien Canada français et il a émergé comme entité propre – comme référence nouvelle – peu à peu au fil des ans. Le grand mérite de l'ouvrage de Linteau, Durocher, Robert et Ricard est d'avoir bien documenté et bien interprété cette importante mutation en ouvrant des perspectives d'analyse qui vont encore inspirer les travaux futurs.

Simon Langlois,
Département de sociologie,
Université Laval.